Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 29.

L'Autriche et la Russie socialistes.

Ceux qui s'imaginent que le socialisme est une arme seulement aux mains des prolétaires, se trompent gravement. Il est à cette heure plus d'une grande puissance qui adopte, vis-à-vis de ses sujets, les doctrines socialistes, communistes même, pour mieux conserver ses monopoles, et des conquêtes remises en question par le progrès du siècle. Ce serait une erreur de croire que la jacquerie officielle de 1846, en Galicie, fut un phénomène passager. C'est bien plutôt un système invariable; c'est l'horrible but vers lequel tend en permanence la bureaucratie autrichienne, à l'insu, et au besoin à l'encontre du cabinet impérial.

Toutes les correspondances qui nous arrivent de Galicie, peignent l'état de cette province avec des couleurs vraiment lugubres. La guerre sous toutes les formes, des paysans contre leurs seigneurs, est un fait qui survit aux réformes les plus radicales, même aux révolutions politiques; et qui menace de rester l'état normal du pays. La Galicie est à la veille de devenir un enfer social, où, comme dans celui du Dante, il n'y aura plus d'espérance.

La sombre chronique de ces malheurs, honte éternelle du dix-neuvième siècle, s'inscrit chaque jour dans le *Czas* de Cracovie, et dans le *Goniec* de Pozen. Là on voit à quels incroyables excès les paysans galiciens continuent de se porter contre leurs anciens maîtres, auxquels ils disputent pâturages, forêts, terres de labour, qu'ils prétendent s'approprier, sans aucun dédommagement payé aux légitimes possesseurs. La vieille idée du partage des terres et du droit inné de chaque homme à la propriété n'a trouvé nulle part d'aussi perfides apôtres que parmi les bureaucrates autrichiens de la Galicie. Tous sont plus ou moins communistes en paroles. Excités sous main par eux, les paysans ne respirent que haine et vengeance contre les propriétaires dépossédés. Au lieu qu'ailleurs la haine s'éteint, dès que les causes en sont disparues, là au contraire l'antipathie la plus mortelle et la moins motivée semble vouloir se perpétuer.

Les serfs affranchis se sont organisés en face de la noblesse, ainsi qu'une armée en face de l'ennemi. Ils ont constitué une vaste série d'*ateliers nationaux*, différant de ceux qui ont été détruits à Paris, sur ce point essentiel et terrible, qu'ils ont pour complice l'administration même du pays. Ils s'entre défendent, au point de repousser la gendarmerie même, quand elle vient arrêter l'un d'eux, pour quelque méfait commis contre un gentilhomme. Les exemples de ce genre sont innombrables; et le ministère central est ou feint d'être impuissant à réprimer ces désordres. Un seigneur fait-il arrêter un paysan pour vol, et le fait-il conduire par les agents de police à la prison du district: ou bien les employés du lieu trouvent à sa faute quantité de circonstances atténuantes, ou bien encore les gardiens des maisons de détention, on ne sait d'après quel ordre, laissent échapper le coupable. Les paysans, au contraire, sont-il volés eux-mêmes sur leurs terres: ils poursuivent le voleur, le saisissent, et sans aucune intervention des tribunaux, ils le jugent sommairement et le bâtonnent sans pitié, souvent jusqu'à ce que mort s'en suive.

Il y a impossibilité absolue d'avoir, en Galicie, des gardes forestiers et champêtres, faisant sérieusement leur devoir: les paysans les tueraient. En outre, la majorité des biens seigneuriaux reste en friche, à cause du prix exagéré que le paysans demandent pour leur journée. Beaucoup d'entr'eux même ne veulent, à aucun prix, travailler hors de leurs propres champs, qui leur suffisent. Ainsi, les meilleurs terrains de Galicie sont

représentés par zéro dans la production de la richesse publique. On ne saurait calculer les millions que fait perdre dès à présent, et surtout pour l'avenir, au fisc autrichien, ce ravage universel des prairies et des forêts par les paysans. De cette manière, le pays entier se remplit de landes, livrées comme un territoire barbare au libre parcours des troupeaux. Les plus majestueuses futaies se transforment en brouissailles et en taillis stériles : et les montagnes dénudées voient tarir les sources de leurs torrents, pères fécondants des moissons de la plaine.

Qu'on ne dise pas d'ailleurs qu'une telle situation est simplement l'effet des malveillances individuelles. Il est bien plutôt produit par l'opinion de la masse entière du peuple des campagnes, toujours ivre des scènes de 46 et de 48, et systématiquement démoralisé par ses employés allemands. Contre cet état désespéré, les propriétaires galiciens cherchent vainement leur refuge dans les baïonnettes autrichiennes. Il faut à un mal si grand un remède moins perfide. Il faut éclairer les paysans sur un aveuglement qui tourne contre eux-mêmes, puisqu'il les réduit de plus en plus à l'état de valets des employés autrichiens. C'est ainsi que la Galicie se germanise et perd par dégrés sa nationalité polonaise.

Ainsi, en vue de son intérêt de conquête et des résultats politiques qu'elle espère, la bureaucratie autrichienne ne rougit pas de se montrer socialiste dans le plus mauvais sens de ce mot, et de propager les idées de partage égal des biens entre riches et pauvres.

La beauté des résultats obtenus par ce système, l'a fait également adopter en Russie contre les nobles polonais et même contre le vieux *boiarisme* de Moscou. C'est là, du reste, une méthode déjà ancienne aux mains de l'autocrate. Elle ne lui sert pas seulement de moyen excellent contre les pays conquis, elle est encore un épouvantail qui sauvegarde sa couronne contre toutes les conspirations de l'aristocratie de cour. Habilement entretenue et secrètement attisée par les agents du pouvoir, la haine du moujik ou de l'esclave russe contre celui qui est forcément son maître, a atteint un tel paroxysme, que les serfs depuis quelques années s'habituent à assister d'un œil froid au massacre de familles entières des seigneurs, dans leurs propres châteaux. Les derniers journaux qui nous parviennent de Russie constatent encore une nouvelle révolte de ce genre contre les grands propriétaires sur la rive gauche du Niemen.

En dépit des affreux châtiments qui tombent sur les villages insurgés, ces jacqueries russes se reproduisent comme périodiquement ; et leur incessante menace reste suspendue comme un glaive de Damoclès, sur les têtes de la noblesse, dont elles assurent la soumission quand même à toutes les volontés de l'autocrate.

Ainsi, le despotisme presque partout conserve son pouvoir, en feignant d'être socialiste et communiste contre les grands, c'est-à-dire en apparaissant au peuple comme plus libéral que la noblesse et la bourgeoisie, enterrées dans leur égoïsme. C'est surtout en Russie et en Autriche que cette gangrène sociale a des racines profondes et prépare finalement pour toutes les classes de sujets, et pour l'état lui-même, une effroyable catastrophe.

Le conflit austro-prussien.

La lutte s'aigrit chaque jour entre les deux cabinets de Vienne et de Berlin, qui paraissent de plus en plus décidés à jouer le tout pour le tout. L'Autriche fait contre sa rivale, au nouveau congrès de Francfort, une opposition acharnée dans le but avoué de ramener les choses au *statu quo* réglé par l'acte fédéral de 1815. En attendant qu'on en soit venu là, le fruit de cette lutte entre princes est une honte de plus en plus indélébile, jetée sur le nom allemand.

Nulle part cette honte n'apparaît plus grande que dans la question du Schleswig-Holstein. Lâchement livrés par la Prusse au Danemarck, sur une simple invitation de la Russie, les malheureux Allemands de ces duchés ont voulu opposer une résistance désespérée. Le général Willisen, après avoir su leur communiquer son courage de lion, les a conduits à la charge. La bataille d'Idstædt, qu'ils ont livrée à 45,000 Danois, a offert un acharnement dont l'histoire contient peu d'exemples. Mais obligés de reculer pied à pied, ils ont fourni une preuve de plus que rien ne peut plus neutraliser la supériorité du nombre et la force du canon ; et que les faibles ne sauraient désormais lutter contre les forts qu'à l'aide du fédéralisme, et d'une coalition solide.

Pendant que les Holsteinois mouraient en héros, la flotte prétendue médiatrice de Russie paradait sur les côtes danoises, malgré l'Angleterre qui n'oserait agir énergiquement dans cette question que d'accord avec la France. A la vue des Russes, maîtres du *Sund*, toute l'Allemagne libérale s'agite convulsivement, pour entraîner ses princes dans une croisade contre le Danemarck russisé. Vains efforts ! En dépit de toutes les souscriptions des patriotes, et de toutes les déclamations des rhéteurs teutoniques, le Schleswig vient d'être reconquis par les Danois qui y arrêtent en foule les partisans de l'unité de l'Allemagne. Cette pauvre unité remonte totalement dans les régions idéales d'où elle était descendue. Le pangermanisme des princes cède de plus en plus au panslavisme du tsar la dictature sur l'Europe centrale.

Quant à l'Occident, il s'enveloppe stoïquement dans son manteau de philosophe. Un moment captivée par les événements héroïques des bords de l'Elster, sa curiosité déjà cherche ailleurs un nouvel aliment. Comme jadis à Rome les désœuvrés du Cirque, avides d'assister à la mort des gladiateurs célèbres, l'Europe ennuyée attend que sur la scène arrivent d'autres athlètes, qui lui crient de nouveau comme les Holsteinois : *Morituri te salutant.*

L'insurrection bulgare,

SON ÉTENDUE ET SES GRIEFS.

Conduite des réfugiés polonais de Chumla et du cabinet de Belgrad VIS-A-VIS DES INSURGÉS.

L'insurrection bulgare est enfin apaisée. Quoiqu'elle n'ait pas fait grand bruit, il n'est pas hors de place de constater ici son étendue et ses causes. C'est dans le pachalik de Vidin

que s'est développée la révolte. Son premier foyer fut le couvent de Rakovitsa, but vénéré de nombreux pèlerinages, et où les moines, sans doute organe du Saint-Synode de Pétersbourg, allumaient par leurs sermons le fanatisme des simples enfants du Balkan. L'excitation devint telle, qu'en juin dernier ils résolurent de se lever, nullement contre les garnisons des forteresses, mais contre les subachis et les spahis ou propriétaires turcs de leur pays. Sans autres armes que leurs faux et des bâtons ferrés, ils se mirent donc à parcourir les villages, où ils tuèrent un certain nombre de seigneurs turcs avec leurs gens; et à force de rançonner les maisons des riches, ils parvinrent à se procurer quelque argent, avec lequel ils espéraient acheter de la poudre et des fusils.

Le 8 juin, les trois nahias de Vidin, Beligradtchitj et Verkovats étaient debout; et leurs hommes en masses épaisses, allaient donner l'assaut au fort de Beligradtchitj. Mais repoussés deux jours de suite à coups de canon, ils durent renoncer à leur folle entreprise. Ils se retirèrent alors dans trois camps retranchés où ils attendirent l'ennemi. Celui-ci ne balança pas à aller les chercher jusque dans leurs retranchements. Joignant la ruse à l'audace, les Turcs de Vidin ouvrirent des négociations avec les insurgés quatre fois plus nombreux qu'eux, et à la faveur d'un faux armistice ils se glissèrent dans le camp de ces infortunés, dont ils firent un horrible massacre. 212 Bulgares périrent en cette occasion. Ce fut pis encore dans la *Polomska Nahia*, également insurgée, et où les Turcs ayant surpris de la même manière le camp de Vlasinovats, aux bords du Lom, le jonchèrent de 500 cadavres bulgares.

Restés vainqueurs dans toutes les rencontres, les spahis musulmans se mirent à parcourir à cheval les villages qui, au nombre de plus de 200, avaient pris part à l'insurrection. Ce fut une dévastation digne des temps les plus barbares. Rien ne fut épargné, ni le sexe, ni l'âge. Tout ce qui était jeune, fut emmené en esclavage dans les nids de vautours des spahis du Balkan. En vain Rechid-Pacha ordonnait des mesures de douceur: ni lui, ni le sultan n'étaient en état d'arrêter ces tigres altérés de sang. Il fallut pour cela l'arrivée imprévue à Nich du redoutable Omer-Pacha. A ce coup de tonnerre tout fit silence. Les Bulgares et les spahis cessèrent les uns de fuir, les autres de poursuivre.

Le commissaire de la Porte, Riza-Pacha, envoyé aux insurgés, recueillit leurs griefs et leurs demandes. Ils déclarèrent qu'ils préféraient mourir plutôt que de continuer à livrer leurs femmes et leurs enfants aux appétits voluptueux des spahis, qui ne laissent exécuter sur leurs terres aucune des réformes proclamées à Stambol. Depuis que les impôts et redevances des paysans se payent en argent comptant, ils ont décuplé, attendu que les Subachis évaluent les céréales et autres denrées d'après les prix du marché de Constantinople, qui sont dix fois plus élevés que les prix de la Bulgarie. Les Bulgares demandent en conséquence à payer de nouveau comme autrefois, leurs impôts en nature. Ils réclament un impôt proportionnel au terrain et à la richesse de chacun, avec des termes de payement fixes et annoncés d'avance. Ils réclament un clergé national, parlant leur langue, au lieu de leurs évêques et prêtres grecs, qui, ne sachant pas prononcer un mot de bulgare, semblent ne comprendre que le langage des ducats. Pour sauvegarder l'honneur de leurs familles et la vertu de leurs filles, ils désirent être autorisés à porter, comme les Turcs, le handchar et les pistolets à la ceinture. Enfin pour assurer la mise en pratique de toutes les réformes octroyées par le sultan, ils demandent que le divan fasse contrôler sévèrement chacune des autorités locales, contre lesquelles le paysan ne peut porter plainte publiquement, sans courir le danger de la vie.

Riza-Pacha et le *Roumili Valessi* Omer ayant trouvé toutes ces demandes parfaitement fondées, les Bulgares, dans l'espoir d'une satisfaction prochaine, sont retournés à leur charrue. Ce résultat n'avait coûté à Omer que la peine de paraître. Mais quels instruments avait-on employés pour assurer à la Porte un si complet triomphe, et pour imposer si promptement aux Bulgares exaspérés l'obéissance et le repos? Ce serait une grande erreur de croire que la Turquie s'est tirée avec ses propres forces de l'abîme que lui avait ouvert la propagande austro-russe par la révolte simultanée des Bosniaques et des Bulgares. Appuyées à d'impraticables montagnes, ces deux insurrections dureraient probablement encore, sans les alliés slaves de la Porte.

Ces alliés sont de deux espèces: les Serbes indigènes et les réfugiés polonais. Evidemment c'est la principauté de Serbie qui a joué dans la question bulgare le rôle principal. Dès l'origine du mouvement, des masses d'insurgés se portèrent à la frontière serbe, demandant en échange de beaux ducats sonnants des armes et des cartouches. Mais la frontière hermétiquement fermée, ne s'ouvrit pas pour laisser passer la moindre *pouchka*. Tous les cris de secours des Bulgares restèrent sans écho; et ils se sentirent bien vite découragés par l'énergique refus du prince Alexandre de concourir à une guerre absurde, d'où serait infailliblement sortie une conflagration européenne. Les Bulgares se virent ainsi obligés d'accepter la médiation que leur offrait le cabinet de Belgrad, médiation qui eut pour effet de désarmer aussitôt une grande partie des combattants. Alors Omer-Pacha put avec dignité offrir aux vaincus des conditions avantageuses et une complète amnistie.

Cependant le *Roumili Valessi* aurait-il pu se montrer à la fois aussi confiant et aussi généreux, s'il n'avait eu avec l'appui de la Serbie, l'appui non moins respectable des officiers de génie maghyars et polonais? La *Süd-Slawische-Zeitung* élève à six cents le nombre de ces réfugiés, enrôlés comme instructeurs dans l'armée d'Omer-Pacha. Un nombre presque égal d'autres réfugiés se trouvait encore à Chumla, au cœur de la Bulgarie. Ils furent sollicités de mille manières par les insurgés de venir se mettre à leur tête. S'ils l'eussent fait, la révolte conduite par des chefs expérimentés, eut pu attendre dans les Balkans l'arrivée des négociateurs ou des baïonettes moscovites. Les réfugiés de Chumla, malgré leur extrême misère, eurent le bon sens de refuser tout concours à cette désastreuse entreprise, et les paysans totalement dépourvus d'officiers, furent au bout de quinze jours réduits à se disperser

dans toutes les directions. Les réfugiés polonais en cette circonstance ont donc noblement payé une noble hospitalité : et la Turquie, espérons-le, saura comprendre combien elle a en eux d'utiles amis.

Les Patriotes croates.

Nous trouvons dans la *Gazette de Breslau* les réflexions suivantes sur l'esprit d'exclusion où commencent à tomber les patriotes triomphants de la Croatie : « Que celui qui veut voir combien est grande la haine du Croate contre le Maghyar, aille en ce moment à Agram. Les Maghyars, au temps de leur puissance, avaient décrété que la langue croate ne serait plus soufferte comme officielle que quelques années encore. Les enfans auraient à apprendre le maghyar dans les écoles, où il ne devait plus être question de nationalité croate. Maintenant c'est d'un mouvement diamétralement contraire que la Hongrie est menacée. Ielatchitj apparaît à tous les Illyriens comme un demi-dieu... Il se pourrait que le ministère autrichien eût bientôt rude affaire contre le *croatisme*. S'il cherche à entraver l'extension des Iugo-Slaves, le cabinet de Vienne tournera contre les Allemands toute la haine que ce peuple nourrissait jusqu'à présent contre les Maghyars. Naguère, à Agram, quiconque aspirait aux honneurs, apprenait et parlait l'allemand. Aujourd'hui cette langue n'est plus parlée nulle part...... De Fiume, on écrit également que les Croates se montrent dans cette ville tout aussi intolérants que l'avaient été les Maghyars. Ils forcent les Fiumani à renier la langue italienne, quoiqu'ils soient habitués à avoir leur administration et à conclure toutes leurs affaires dans cette langue. »

La Solidarité trahie.

On lit dans le dernier numéro de la *Revue de la ligue des Peuples* des paroles signées du directeur-gérant, Eugène Carpentier; elles méritent d'être enregistrées ici.

« Nous avons vu tous les peuples céder aux conseils perfides de l'égoïsme.. La France n'a pas été seule à faillir. On a dit à l'Italie : Seule tu vaincras! Et dans son orgueil l'Italie eut foi en ces paroles; elle répéta : Seule je vaincrai. — L'Allemagne s'est laissée diriger par des rhéteurs qui firent en son nom des tentatives usurpatrices sur les droits des autres peuples. Elle expie bien douloureusement son erreur.— La Hongrie n'a voulu combattre que pour elle seule; par ses actes elle a dit : Je serai libre, et les autres peuples seront esclaves. Elle ne s'est pas bornée à refuser des droits à ses enfants non maghyars : elle a encore défendue à la victoire de passer ses frontières. Hélas! c'est dans le sang qu'elle expie aujourd'hui l'erreur d'avoir cru les égoïstes qui ne lui ont pas enseigné ses devoirs. Des hommes de la même école ont persuadé aux Slaves, aux Croates, aux Roumains de la Transylvanie de se souvenir et de refuser pardon aux Maghyars; ils ne se sont que trop souvenus, ils n'ont été que trop vengés. Ils gémissent aujourd'hui de leur victoire. — Cependant, toujours vaincue, la Pologne seule a fourni des soldats à tous les peuples, comme pour rendre témoignage de la solidarité universelle trahie par tous. »

NOUVELLES.

Russie, Pologne, Turquie.

La *Börsenhalle* de Hambourg contient des détails sur une jacquerie qui a éclaté, en août dernier, parmi les serfs des environs de Grodno et de Kovno. Cette révolte d'esclaves est du genre de celles qui éclatent tous les ans sur un point ou sur un autre de l'empire russe, dont elles nous montrent l'avenir social sous de sinistres couleurs. N'ayant d'autre but que celui de se venger de leurs maîtres, ces émeutes font explosion à l'instar des incendies, sans cause apparente, et se propagent dans une seule nuit de proche en proche, comme par l'effet d'un signal mystérieux, de manière que tous les châteaux d'un district, et leurs habitants, jeunes et vieux, innocents et coupables, disparaissent à la fois dans les flammes. Et l'orgie des moujiks se prolonge ensuite sur ces cendres fumantes, jusqu'à ce que la force des baïonettes y ait mis fin.

— Les journaux anglais parlent beaucoup de nouvelles défaites des Russes au Caucase. Ce qu'il y a de certain c'est que Schamyl lutte toujours, à la tête des tribus libres, et qu'il lui arrive assez souvent de faire des courses de pillage jusque sur le territoire de l'empire.

— La banque de crédit foncier de Varsovie, une des institutions les plus nationales qui soient restées en Pologne, vient d'élire pour son président l'infatigable André Zamoyski, connu de longue date par les services de tout genre qu'il a rendus à l'industrie et au commerce en Pologne.

— Le président de la province de Pozen, M. Beurmann, qui depuis dix ans dirige avec tant de succès, pour la cause prussienne, les destinées de ce malheureux pays, vient d'abandonner Pozen pour toujours. Il est remplacé par M. Bonin.

— Les souscriptions pour la reconstruction de Cracovie se poursuivent avec une persévérance jusqu'à présent inaccoutumée parmi les Polonais. Le comité de Pozen a réalisé et envoyé 18,000 florins. Mais, c'est surtout de Cracovie et du royaume que parviennent, aux incendiés, les sommes les plus considérables. Enfin, on reçoit la consolante nouvelle que les Ruthéniens schismatiques de Galicie commencent eux-mêmes à souscrire pour Cracovie, quoique cette cité soit parmi les Slaves la ville latine par excellence; ce qui montre que les antipathies religieuses et nationales entre Slaves, touchent à leur terme.

— Les Bohêmes aussi souscrivent en foule pour les incendiés polonais. A Prague, à Carlsbad, à Marienbad, des bals et des concerts ont lieu à leur profit. — A Vienne même, a eu lieu, pour eux, au *Sperl*, une *beseda* slave dans de grandioses proportions. Là, à l'instigation du docteur Dvoratchek, s'est organisé un comité de délégués de toutes les nations slaves, pour secourir plus efficacement leurs frères cracoviens.

—La députation bulgare envoyée à Constantinople pour obtenir le redressement des griefs de la nation, est encore en instance auprès du divan. On dit le prince Vogoridès fortement compromis comme un des promoteurs de l'insurection bulgare. — Le kapukiaia de la Serbie, M. Nikolaïevitj, a reçu du sultan plusieurs audiences particulières, qui ne resteront probablement pas sans effet sur le sort des sujets slaves de la Porte. — Quant aux Bosniaques, ils ont accepté toutes les conditions d'Omer pacha. La Kraina seule n'est pas encore occupée militairement; mais tous ses begs, Kieditj en tête, ont fait leur soumission. — Une centaine de polonais vient d'arriver de Chumla à Stambol, avec l'espoir d'y obtenir différents emplois. Ceux des émigrés qui n'ont pas encore quitté Chumla, continuent d'y toucher leur maigre solde turque, et paraissent décidés à rester à tout prix sur le sol Ottoman. La grande et dernière amnistie autrichienne n'a séduit qu'un très-petit nombre de ces infortunés, qui, au nombre de 70, sont partis sous la conduite du capitaine Kabos. Les réfugiés de Constantinople rejetent tous l'amnistie.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.